
Langage et misère dans *Les Misérables* de Victor Hugo

Arthur Augusto CATRAIO¹

Résumé

Le langage des misérables ne se donne pas dans le cadre linguistique normal, il en excède par la destruction du cadre normatif grammatical, ainsi comme ses personnages face aux lois. Marginaux de la société normale - où se présentent les normes juridiques, les misérables n'ont pas un droit de représentativité politique. Tout au contraire, la politique les exclut, et contre la parole de l'autorité ils n'ont aucune voix. Dans ce milieu littéraire représentatif de la pauvreté, Victor Hugo développe un langage pour ces misérables. Moyennant une analyse de leurs discours linguistiques, nous voudrions penser les conséquences de l'oppression de la pauvreté dans le discours, en retrouvant dans le manque de pouvoir linguistique un symptôme qui dénonce un autre problème scandaleux.

Mots-clés: Victor Hugo, Langage et Psychanalyse, Pauvreté, Droit, Misère.

Language and misery in Victor Hugo's *Les Misérables*

Abstract

The language of the miserable is not given inside the normal linguistic context, it exceeds by destroying the grammatical normative framework, as well as its characters in the face of law. Marginalized from mainstream society - where the legal norms are present, the miserable do not have a right to political representation. On the contrary, politics excludes them, and against the word of authority they are voiceless. In this representative literary environment of poverty, Victor Hugo develops a language for these misérables. Through an analysis of their linguistic discourse, we would like to consider the consequences of oppression of poverty on speech, finding in their lack of language a symptom that denounces another scandalous silence.

Key Words: Victor Hugo, Language and Psychoanalysis, Poverty, Law, Misery.

¹ Université Paris I Panthéon-Sorbonne. E-mail: arthurcatraio@gmail.com.

Introduction

Monumentalité de la misère, *Les Misérables*² de Victor Hugo démontre le développement et la manifestation d'un discours inouï au milieu social. Le langage des misérables ne se forme pas dans le cadre linguistique normal, il en excède par la destruction du cadre normatif grammatical, ainsi que ses personnages face aux lois.

Écrit pendant le XIXe siècle, *Les Misérables* témoigne les changements continus de tout l'ordre historique de la politique française bouleversée dès la fin du XVIIIe siècle dû à des révolutions, fondements d'empires ou restaurations monarchiques. Les brillantes analyses historiques de Victor Hugo, comme nous le savons, y sont présentes. De 'Napoléon Le Grand', jusqu'à 'Napoléon Le Petit', tous les dirigeants français sont jugés sous la plume du magistral écrivain. Mais le plus important de ces analyses ne concerne pas pour autant les dirigeants politiques eux mêmes, mais l'ordre du progrès éclairé conquis pendant ce siècle. Conquêtes pour la France, ou pour *les français* à partir de Louis Philippe Ier, dans l'avancement des droits sociaux du peuple fondés sur le triptyque des principes républicains (*Liberté, Égalité, Fraternité*).

Or dans les codes législatifs, aussi bien que dans les dites *concessions octroyées* du royaume ou de l'empire, la loi se fonde dans la discursivité du langage de l'autorité. Marginaux de la société normale - où se présentent les *normes* juridiques, les misérables n'ont pas un droit de représentativité politique. Tout au contraire, la politique les exclut. Leur voix n'a pas de place dans l'espace public. Elle est par définition, accablée et outragée. Et par cet accablement, elle ne s'écoute pas.

Les misérables apparaissent comme l'opposition diamétrale antithétique du discours juridique, car contre la parole de l'autorité ils n'ont aucune voix. Dans ce milieu littéraire représentatif de la pauvreté, Hugo développe cependant un langage possible

² Nous utiliserons l'édition de texte intégral des livres de poche, celle-ci étant l'édition de plus facile accès. Référence complète: Victor Hugo, *Les Misérables*, préface et annotation de Guy Rosa, commentaires de Nicole Savy, Ed. Librairie Générale Française, Tomes I et II, Paris, 2013.

pour ces *misérables*. Il les fait parler. Mais comment des gens qui ont été aliénés de ses propres voix politiques par l'autorité arrivent-ils à se manifester? Quelles sont, en effet, les conséquences de l'oppression de la pauvreté dans le discours? Que peut-elle révéler, l'analyse de la situation du langage au milieu de la misère? Moyennant une analyse du discours linguistique développé pour ses personnages, nous voudrions penser cette œuvre de Hugo comme représentation de la misère humaine en tant qu'expression d'une misère linguistique. Et pour analyser cette misère linguistique, nous découperons son ouvrage dans trois *moments discursifs*³:

I) Le premier, présent dans le livre septième de la quatrième partie intitulé *L'Argot* (HUGO, 2013, pp. 1326-1354), dont Hugo lui-même fera un examen des règles et stratégies grammaticales utilisées comme méthodologie par les misérables dans la constitution de l'argot;

II) Le deuxième, qui consiste à introduire la relation entre performativité corporelle et discours parlé, personnifiée dans le personnage du petit Gavroche;

III) Et le troisième, que nous retrouvons parmi tout l'ouvrage, qui consiste à radicaliser l'approche du langage parlé au langage de la chair (langage corporel), révélant une autre stratégie de communication et discursivité utilisée par Hugo qui l'approche des analyses psychanalytiques contemporaines du langage.

Première partie: La Méthodologie de l'Argot

Lorsque Hugo se décide d'analyser les fondations du langage de l'argot, son acte sera de prendre par discours toutes les formes de communications exclues de la grammaire officielle, c'est-à-dire tout ce qui serait considéré comme « *une erreur grammaticale* », en faisant ainsi une espèce d'archéologie du sens des exclus. Le but auquel il atteint étant certainement de trouver un moyen de comprendre l'histoire des vies et des mœurs de ces misérables toujours réduits au silence. Pour en retrouver de l'humanité en eux et essayer de les réinsérer dans la société, d'où ils ont été chassés.

³ Ce qui ne correspond pas à la linéarité du roman. Les 'moments discursifs' de *Les Misérables* sont ceux que nous croyons être représentés par une logique du langage à être éclaircie par la suite.

Ainsi, à travers d'une comparaison entre cette histoire des mœurs des misérables et l'histoire académique des événements, Hugo dit:

L'historien des mœurs et des idées n'a pas une mission moins austère que l'historien des événements. Celui-ci a la surface de la civilisation, les luttes des couronnes [etc.] ; l'autre historien a l'intérieur, le fond, le peuple qui travaille, la femme accablée, l'enfant qui agonise, les meurtre-faim, les va-nu-pieds, les bras-nus, les déshérités, les orphelins, les malheureux et les infâmes [...] Ces historiens des cœurs et des âmes ont-ils des devoirs moindres que les historiens des faits extérieurs? (HUGO, 2013, p. 1332)

Pas de supériorité dans l'historien des événements si comparé à l'historien des mœurs. Et cependant les misérables sont ignorés dans la mémoire des sociétés. Pour revenir au monde social ils ont besoin de combattre. Mais il s'agit d'un combat qui ne saurait être fait sans avoir une voix politique, voire publique. Ainsi, dit Hugo,

pour les besoins de cette lutte, la misère a inventé une langue de combat qui est l'argot ... On distingue des demandes et des réponses. On perçoit, sans le comprendre, un murmure hideux, sonnante presque comme l'accent humain, mais plus voisin du hurlement que de la parole. Les mots sont difformes, et empreints d'on ne sait quelle bestialité fantastique. (HUGO, 2013, pp. 1331-1334)

C'est à travers l'analyse de la constitution de l'argot que nous pourrions découvrir le sens du discours des misérables. Mais si la syntaxe de l'argot est par essence difforme et l'hurlement plus proche de l'animalité que de l'humain, d'où donc se formeraient-ils les mots de ce langage? Comment comprendre ce langage hors-normes? Hugo ne retrouve point une origine possible pour l'étymologie de l'argot, événement qu'il appelle « *une création directe* », espèce d'*ex-nihilo*. Ainsi, donne-t-il quelques exemples, le bourreau devient *le taule*; la forêt, *le sabri*; la peur, la fuite, *taf*; le laquais, *le larbin*; etc. Mais même s'il n'arrive pas à découvrir l'origine de ces mots, il en découvre deux méthodes dont l'argot se sert pour constituer sa propre langue, à savoir a) *la métaphore* et b) *l'expédient*.

a) Sur la métaphore comme méthode, il dit: "Le propre d'une langue qui veut tout dire et tout cacher, c'est d'abonder en figures. La métaphore est une énigme où se

réfugie le voleur, le prisonnier qui combine une évasion. Aucun idiome n'est plus métaphorique que l'argot." (HUGO, 2013, p. 1339)⁴

b) Et l'expédient, qui doit être compris au sens de « *s'utiliser d'un moyen pour sortir d'un embarras* », l'auteur découvre dans l'argot une difformité intentionnelle des mots pour les dénaturer et cacher le sens original:

Parfois, avec les mots usuels ainsi déformés, et compliqués de mots d'argot pur, il [l'argot] compose des locutions pittoresques où l'on sent le mélange des deux éléments précédents, la « création directe » et la « métaphore ». Le plus souvent, afin de dérouter les écouteurs, l'argot se borne à ajouter indistinctement à tous les mots de la langue une sorte de queue ignoble, une terminaison en aille, en orgue, en iergue, ou en uche. Ainsi: *Vousziergue trouvaille bonorgue ce gigotmuche?* Trouvez-vous ce gigot bon? (HUGO, 2013, pp. 1339-1340)

Des trois techniques grammaticales - *la création directe, la métaphore et l'expédient* - la troisième est celle qui nous semble la plus importante. Car bien que la « création directe » et « la métaphore » aient un poids important dans la constitution des mots isolés, « l'expédient » nous montre ce vers quoi la syntaxe de cette langue tend. Elle tend à la fuite; à un excès exprimé par l'adjonction des suffixes irréguliers. Il semblerait ainsi que les misérables dominent complètement la langue dont ils s'emparent, si ce n'était pas par le premier principe de « création directe » qui le contredit en raison de l'absence d'une étymologie systématique.

Cet excès représente donc non pas, comme semblerait montrer l'analyse hugolienne, un total contrôle de la langue qui permet sa transformation au bon gré des misérables, mais tout au contraire elle se manifeste par cet excès comme une langue qui les échappe. Comme une langue qui excède leur propre discours. Motif par lequel nous pouvons expliquer le chaos de la création des mots et le manque d'unité entre les différents argots existants au sein d'une même société, voir d'une même ville. L'argot, ainsi considéré, manifeste par sa méthodologie même un caractère de manque linguistique des misérables. Un manque, certes, présentifié par la positivité de l'excès, et non pas par une négativité d'absence expresse. En d'autres termes, par la méthodologie

⁴ Ainsi: "*Dévisser le coco, tordre le cou; tortiller, manger; être gerbé, être jugé; un rat, un voleur de pain; il lansquine, il pleut.*" *Ibid.* p. 1339.

de « l'expédient » l'argot dénonce la négativité discursive des misérables par une latence de l'absence exprimée positivement par l'excès de l'expansion suffixale. Un excès qui prononce un manque. Une langue qui est en fuite de la compréhension publique. Une langue aussi en fuite des hommes qui la prononcent.

Mais ce manque de pouvoir linguistique ne nous semble pas être toujours dénoncé positivement, ce pourquoi nous examinerons maintenant un manque négatif, ou, un manque qui exprime un autre manque; comme un symptôme du langage qui dénonce un problème scandaleux.

Deuxième partie: L'atrophie du langage et la performativité linguistique

Assez long, ayant quelques milliers de pages, *Les Misérables* ne compte pas avec beaucoup de dialogues. La parole des personnages généralement est donnée par un narrateur presque tyran, lequel abolit quasi dans sa totalité les discours directs, mais qui connaît le plus intime de chaque personnage. Une preuve en plus du génie littéraire de l'auteur en effet. Car reproduisant le discours et paroles de chaque personnage, le narrateur nous introduit aussi dans leur contexte performatif corporel et émotionnel, ce que difficilement pourrait être accompli par le discours direct seul. Les mots et les discours ne sauront qu'aller ensemble avec la manifestation du corps des personnages. Nous explorerons mieux les exemples qui peuvent prouver cette relation dans la troisième partie, nous bornant maintenant à seulement deux courts passages. Les deux vécus par le petit Gavroche.

Dans le livre sixième de la quatrième partie, Gavroche ayant rencontré deux petits enfants récemment abandonnés⁵ – avec des âges très proches du sien – et sans aucune expérience dans la vie de la rue, il les mènent à manger quelque part car ils ont faim⁶. En arrivant à une boulangerie, Gavroche ordonne à manger pour trois: "le boulanger, après avoir examiné les trois soupeurs, avait pris un pain bis ... du très bon

⁵ Ceux qui nous savons très rapidement être les fils des Thénardiens, et donc ses frères

⁶ Belle image produite par Hugo pour montrer la présence du plus divin, qu'est la générosité gratuite de Gavroche, personnifiée dans ce petit misérable. Si la société lui/les abandonne, Dieu ne lui/les abandonne pas. Un des plusieurs passages à travers lesquels Hugo introduit le bien à travers de l'ombre.

pain de deuxième qualité. [Gavroche] jeta au boulanger en plein visage cette apostrophe indignée: – Keksekça?" (HUGO, 2013, pp. 1286-1287)

Avec ce « *keksekça* », en avertissant ses lecteurs, Hugo suive:

ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de voir dans cette interpellation de Gavroche au boulanger un mot russe ou polonais, ou l'un de ces cris sauvages que les Yoways et les Botocudos se lancent du bord d'un fleuve à l'autre, sont prévenus que c'est un mot qu'ils disent tous les jours (eux nos lecteurs) et qui tient lieu de cette phrase: qu'est-ce que c'est que cela? (HUGO, 2013, p. 1286)

Drôle ironie pour signifier une vérité épouvantable. Le langage des petits affamés s'atrophie. Et dans cette même logique, quand ces enfants arrivent chez Gavroche pour passer la froide nuit – car devenus sans-abris ils n'ont pas non plus où dormir – et s'étonnent devant l'abri improvisé de Gavroche (l'éléphant de bois de Napoléon), il les répond: "Kekçaa? [Et le narrateur reprend :] Ceci est encore un mot de la langue que personne n'écrit et que tout le monde parle. Kekçaa, signifie qu'est-ce que cela a?" (HUGO, 2013, p. 1290) Ainsi, *keksekça* au lieu de *qu'est-ce que c'est que cela* et *kekçaa* au lieu de *qu'est-ce que cela a*, confirme le passage de la réalité corporelle à l'expression linguistique. La performativité du corps se manifeste dans le langage discursif. Utilisation du langage littéraire accompli par Hugo de façon semblable à la conception du langage psychanalytique de la contemporanéité.

Frantz Fanon, lui même étant médecin, dans son livre *Pour la révolution africaine* (FANON, 2011, pp. 683-878), examine la situation d'une consulte médicale. Dit-il sur le patient arrivé au médecin: "Et il raconte *sa douleur*. Qui devient de plus en plus sienne [...] Il *est sa douleur*" (FANON, 2011, p. 693). Ce passage du verbe *avoir* au verbe *être*, nous la connaissons au moins depuis l'ontologie wittgensteinienne qui critique l'ancien dualisme de la philosophie de l'esprit. À savoir le dualisme de racine cartésienne qui consiste à rapporter l'homme à son corps par une relation de propriété, et non ontique. Or Fanon et Wittgenstein, ce faisant, transforment toute manifestation du corps dans une manifestation d'être. Ainsi, les petits affamés, n'ont pas de faim. Ils *sont* leur propre faim.

Ce que nous venons de voir avec le petit Gavroche consiste à approcher le langage discursif au langage du corps. Dès lors cette performativité s'approche aussi au concept de « parlêtre » de la psychanalyse lacanienne, dont l'être est son parler (« parlêtre »). La dimension ontologique de l'homme devient ainsi constitutivement liée à sa capacité de discours. Pour cette raison, nous voyons comme la misère du corps s'exprime dans la misère du langage, la citation de Gavroche⁷ étant celle la plus représentative: l'atrophie linguistique accompagnée d'une atrophie du corps⁸. Une atrophie de l'être, et donc de la vie elle même, provoquée à cause d'une atrophie par la faim. Atrophie par le froid. Atrophie par l'abandon de l'enfant. L'incompréhensible du langage, contrairement à l'excès de la méthode de l'expédient déjà analysée, se donne maintenant par une contraction; par un manque. Cette négativité de la parole qui dénonce l'absence de la vie dans le langage est la présentification du néant de la misère dans le corps. Nous examinerons finalement le symptôme de l'extrémité de l'absence, une versification de l'humain dans ce néant linguistique, dans la troisième partie.

Troisième partie: Néant, corps et langage

Nous avons introduit le concept de performativité linguistique en tant que *langage de la chair* dans la deuxième partie. Il nous intéresse maintenant de voir quelles sont ces *performances* du corps qui accompagne en général les discours des misérables parmi le présent ouvrage. Nous verrons à titre d'exemples ce qui arrive dans un certain moment à Fantine, Cosette et Jean Valjean en termes de performativité linguistique.

D'abord, regardons Jean Valjean au principe du roman (Livre deuxième, Première partie). Ayant été un ancien *forçat*, il n'était nulle part bienvenu. Une nuit, cherchant où manger et où dormir, dès que les gens lui reconnaissaient, personne ne voulait le recevoir⁹. Ainsi, après avoir demandé dans un hangar s'il pouvait y passer la nuit, le propriétaire s'est excusé pour n'avoir plus de place et lui a demandé s'il n'avait

⁷ Cette analyse pourrait être critiquée par le fait que Gavroche, étant toujours un petit misérable, soit aussi poète. Or, il ne saurait qu'être poète dans l'idiome de l'argot. Cet idiome étant l'objet de la présente analyse.

⁸ Phénomène autrement présent aussi dans le nom de l'héros du roman: Jean Valjean. Jean 'Valjean' étant la contraction de *Jean Voilà-Jean*. L'héros donne le sens négatif du roman à cause de la misère par son propre nom.

⁹ "Les procureurs du roi n'agissent-ils pas habituellement ainsi? On le croit voleur parce qu'on le sait forçat." Hugo, *Op. cit*, p. 332.

pas essayé d'aller à l'auberge de la ville ou d'autres maisons où il y a toujours des places. Lieux qu'il avait en fait déjà essayé par avant mais qui n'avaient pas voulu l'accepter. La réponse de Jean Valjean au monsieur de l'hangar? C'est le narrateur qui nous raconte: "Il *balbutia*." (HUGO, 2013, p. 108)

Autrement, Cosette quand elle était encore petite et habitait à Montfermeil (Livre troisième, Deuxième partie) chez les Thénardiens à cause du départ de sa mère - Fantine - à une autre ville (Montreuil-sur-Mer), fut faite esclave. Cette famille qui l'avait reçu par fausse pitié de la misérable jeune Fantine, utilisait Cosette pour leur remplacer une servante. Mais Cosette n'était même pas une servante « digne », d'abord puisqu'il s'agit d'une exploitation de l'enfant, mais aussi parce qu'elle, dit Hugo,

était rouée de coups, cela venait de la femme; elle allait pieds nus l'hiver, cela venait du mari. Cosette montait, descendait, lavait, brossait, frottait, balayait... [...] L'idéal de l'oppression était réalisé par cette domesticité sinistre. La pauvre enfant, passive, *se taisait*. (HUGO, 2013, p. 535)

Aussi se taisait-elle quand en hiver, la maison ayant besoin d'eau, les Thénardiens l'envoyait chercher de l'eau dans une forêt à laquelle eux même n'avaient pas le courage d'aller pendant la nuit. Une forêt nocturne, qui enveloppant Cosette dans le froid, reflétait "l'immensité sépulcrale du *silence*." (HUGO, 2013, p. 545)¹⁰

Et en dernier lieu, dépeignant la misère de la femme, Fantine, qui après avoir été abandonnée rapidement par son mari et se retrouvait sans emploi, devenait une prolétaire: elle n'aura plus rien dans sa vie que sa petite Cosette, voir sa *prole*. En cherchant un autre travail pour gagner sa vie, elle part à Montreuil-sur-Mer pour travailler dans une fabrique, étant obligée de laisser Cosette à la famille Thénardier pendant le chemin. Tout allait relativement bien, jusqu'à ce que Fantine soit licenciée de son emploi d'ouvrière, car maintenant elle n'ait plus comme envoyer de l'argent à son enfant – l'unique préoccupation de sa vie et que les Thénardiens disaient être malade pour recevoir plus d'argent de la pauvre mère. Ainsi, Fantine, qui n'avait dans sa

¹⁰ La misère de Cosette étant encore plus infâme par le fait qu'elle cherchait, dans ce passage, de l'eau pour le cheval d'un hôte. Insurmontable renversement des valeurs qui réduit l'enfant à la bestialité extrême.

jeunesse comme richesse que *l'or de ses cheveux et les perles de ses dents*, se met à vendre ses deux palettes - ses perles les plus précieuses - pour quarante francs. "En même temps elle sourit. La chandelle éclairait son visage. C'était un sourire sanglant. Elle avait un *trou noir dans la bouche*." (HUGO, 2013, p. 271-273)

Or, dit le narrateur: "Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine? C'est la société achetant un esclave. À qui? À la misère." (HUGO, 2013, p. 274) Destin commun de cet homme, cette enfant, et cette femme. Jean Valjean par le fait d'être ferré à son passé dans les galères, Cosette par la servitude de l'enfance, et Fantine pour vendre tout son corps après avoir ses dents volées¹¹. Qu'avon-nous vu de leurs discours qui accompagnent la situation de leur misère? - *Un balbutiement, un mutisme en face d'un silence sépulcral, un trou noir dans la bouche*. Toutes formes distinctes de déformation et dépravation de la faculté linguistique. Le silence - représenté charnellement par le trou noir dans la bouche de Fantine ou de façon performative dans le cas de Cosette et Jean Valjean, est la forme linguistique fondamentale de la misère. Conséquence irréprochable d'une présence de la néantisation de l'indigence: *le néant qui néantise*. La destruction du corps est vécue à la fois avec une destruction du langage. Les manques de la misère deviennent présents par la manifestation du néant comme un trou dans le discours: la misère est le signe même de la mort dans la vie.

Conclusion

En ayant considéré ces trois moments discursifs - *la fuite du langage par l'excès, l'atrophie linguistique et la néantisation du silence* - ce que nous voyons apparaître est une logique de déchirement du langage. Dans *Les Misérables* de Victor Hugo, malgré les longs discours des personnages racontés par le narrateur ou leurs brèves dialogues, la performativité de leur langage dévoile une pauvreté de voix qui dénonce une misère

¹¹ C'est connu le fait d'elle avoir vendu ses cheveux (*l'or de sa tête*) auparavant ainsi que le fait d'elle devenir une fille publique. Nous nous bornons ici à la problématique des dents pour avoir une relation explicite avec la bouche et, donc, le langage.

politique¹². Les *misérables* sont ceux qui, si par hasard arrivent à avoir un langage, sont rapidement destitués de voix, ce qui explique leur manifestation constante par le silence.

Javert, personnage important que nous n'avons pas eu le temps d'examiner ici, est la personnification de l'oppression d'une normativité sociale qui exclut de son regard la situation réelle des misérables. Étant la figure d'un pur formalisme législatif, il est "tout le mauvais du bon" (HUGO, 2013, p. 412) car, représentant la justice, il détruit tout ce qui est moralement juste. Il est, alors, sa propre négation. Motif pour lequel Hugo le fait se suicider, montrant que, une loi distante du concret, déraisonne¹³. Le grave étant que, avant de se suicider, elle a non seulement besoin de tuer trop d'innocents, mais maintient cette classe sociale des misérables fondée et reléguée à un épouvantable reproche social, ce que fut l'objet de la brillante analyse de Foucault en *Surveiller et punir*.

Vu que le silence est normalement accompagné par le froid, par le tremblement de la voix, par des balbutiements, nous avons découvert que le silence est le véritable langage de la misère, et non pas l'argot. Car le silence, de même que la misère, est cet état de la vie le plus proche de la mort. Ce qu'expliquent les environs froids qui entourent les misérables à chaque fois: un constant froid de la mort proche sans cesse de la pauvreté de l'enfant ou de l'abandon de la femme. Froid qui sert aussi de logement aux sans-abris. Logement dans la mort bien représenté par la fin de la vie de Fantine: "Elle fut jetée à la fosse publique. Sa tombe ressembla à son lit" (HUGO, 2013, p. 424), car sa vie était morte. Étonnant symptôme du mépris de l'homme par l'homme.

Nous pouvons dire de ces misérables, par leur langage corporel, qu'ils *sont* leur misère. Ils la vivent. C'est leur être qui est joué par la misère. Et cette logique du déchirement du langage, cette logique de la décomposition, c'est elle qui finira avec le roman. Car la mort de l'héros sera la mise en silence de l'œuvre en général. Nous

¹² Pour Hugo, la Révolution française viendrait changer ce cadre social, en donnant de la voix à tous à travers le suffrage universel (qui à l'époque n'incluait cependant pas les femmes). Malheureusement, nous que vivons après lui, avons vu que les grands principes du progrès politique ont aboutis dans deux Grandes Guerres inimaginables pour Hugo, lui que songeait avec la paix entre les peuples. Mais peut-être qu'il était plutôt un écrivain plus engagé à dépeindre le progrès que songeur, sachant que la Révolution française et les principes républicains n'avaient donnés que ses premiers pas dans l'histoire.

¹³ Critique aussi lacanienne au pur formalisme de la loi morale quand il dit: "Sade est la vérité de Kant." Enoncé qui dénonce le mal érigé en loi. Cf. Lacan, J., dans *Écrits, Kant avec Sade*, Ed. Seuil, 1999.

pouvons même dire que *Les Misérables* est un livre qui meurt. Ce qui n'est néanmoins pas grave, car "ce n'est rien de mourir, c'est affreux de ne pas vivre." (HUGO, 2013, p. 1940) Or justement, la misère ne nous permet pas vivre.

Bibliographie

- AUSTIN, J. L. *How to do things with words*. Cambridge: Harvard University Press, 1975.
- CHRÉTIEN, J-L. *Répondre, Figures de la réponse et de la responsabilité*. Paris: PUF, 2007.
- CHRÉTIEN, J-L. *Symbolique du corps*. Paris: PUF, 2005.
- FANON, F. *Pour la révolution africaine*, 1964, dans *Œuvres*. Paris: Ed. La Découverte, 2011.
- FOUCAULT, M. *Surveiller et punir, Naissance de la prison*. Paris: Gallimard, 1975.
- GRICE, P. *Studies in the Way of Words*. Cambridge: Harvard University Press, 1991.
- LACAN, J., *Écrits*, tomes I et II. Paris: Seuil, 1999.
- LACAN, J. *Le Séminaire, Le Sinthome, Livre XXIII*. Paris: Seuil, 2005.
- MIJOLLA-MELLOR, S. *La mort donnée, Essai de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*. Paris: PUF, 2011.
- HUGO, V. *Les Misérables*, préface et annotation de Guy Rosa, commentaires de Nicole Savy, Tomes I et II. Paris: Ed. Librairie Générale Française, 2013.
- WITTGENSTEIN, L. *Philosophische Grammatik*, dans *Werkausgabe*, tome 4. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1984.